L'Abeille de la Nouvelle-Orleans.

NEW ORLEANS BEE PUBLISHING CO., LIMITED.

Bureau : 323 rue de Chartres, entre Conti et Bienville.

Entered at the Post Office of New Orleans as Second Class Matter.

POUR LES PETITES ANNONCES DE DEMANDES, VENTES, LOCATIONS, ETC., QUI SE SOLDENT AU PRIX REDUIT DE 10 CENTS LA LIGNE, VOIR UNE AUTRE PAGE DU JOURNAL.

TEMPERATURE.

Du 18 juin 1910.

Thermomètre de E. Claudel, Opticien, Successeur de E. & L. Claudel, 918 rue Canal, N.-O., Lne.

	Fahrenheit	Centigrade
7 h. du matin..	78	23
Midi.....	86	27
3 P. M.....	88	28
6 P. M.....	90	29

SOMMAIRE.

3me PAGE.
Feuilleton.
4me PAGE.
L'Actualité, Feuilleton,
5me PAGE.
Faits Divers.
Pluies Merveilleuses.
6me PAGE.
Tom, contrebandier.
Les Trompettes.
Les Deux Rayons.
Cuisine.
8me PAGE.
Poésie.
Mondanités.
Chiffons.
L'Impératrice et le Prince impérial.

LE RETOUR —DE— M. Roosevelt en Amérique.

Le retour en Amérique, hier, de M. Roosevelt, l'ex-président des Etats Unis, d'un voyage à l'étranger qui a duré quinze mois, a été entouré du plus vif éclat ; jamais peut-être homme n'a été plus fêté, plus acclamé que celui qui nous revient du fond des forêts de l'Afrique, avec un bagage énorme et divers : brevêts d'universités, peaux de lions, peaux d'ours, curiosités nombreuses, etc., etc.

Ce retour clot dignement un voyage qui a valu à M. Roosevelt toutes les émotions, les plus fortes comme les plus douces ; car en parcourant les plaines de Monbassa et autres, le mousquet sur l'épaule, il s'est souvent trouvé nez à nez avec les fauves les plus dangereux, et a dû engager des luttes qui pouvaient mal finir pour lui. Mais la Providence veillait sur le hardi, le téméraire chasseur, et c'est invariablement à son avantage que se terminèrent ces luttes ; c'est lui qui toujours en sortit triomphant.

On sait avec quel succès M. Roosevelt revint de sa chasse ; et quels visages souriants il rencontra après en avoir vus de si grimaçants.

A peine avait il quitté la brousse qu'il devint partout l'objet des manifestations les plus flattteuses.

Il serait malaisé à M. Roosevelt de dire quel souvenir de son long et intéressant voyage il évoquera avec le plus de charme, évocation à laquelle il se livrera souvent, assurément, parce qu'à tous ceux qui se presseront à son esprit se mêleront des images qui lui parleront le plus harmonieux, le plus doux des langages, si muet qu'il soit, celui de l'amitié.

Nous faisons dans une autre partie de ce numéro le récit circonstancié des incidents qui ont marqué la journée d'hier à New Yok. On y verra que bien avant de reposer le pied sur le sol natal, l'ex Président était salué par toute une flotte de navires de guerre et de navires marchands. Que les sifflets de ces navires ne se sont tus que pour laisser entendre les fanfares des organisations militaires et civiques qui s'étaient rendues sur la jetée pour lui souhaiter la bienvenue, lui faire escorte dans sa marche triomphale dans les rues de New York.

Aujourd'hui, M. Roosevelt se repose à Oster Bay des fatigues de sa *tournée mondiale* ; il goûte les incomparables douceurs du foyer familial. Pendant combien de temps se complaira-t-il dans cette retraite, dans cette quiétude ? nul ne le saurait dire, car c'est le mouvement, qui convient à sa nature active, remuante.

Fera-t-il du journalisme ? peut être ; se désintéressera-t-il de la politique ? c'est guère probable.

PLUIES Merveilleuses

La science qui n'a, certes, pas la prétention de tout expliquer, s'attache à pénétrer, dans la mesure de ses moyens, le mystère dont la nature aime à s'envelopper. Il est tels phénomènes que nos ancêtres considéraient comme des prodiges auxquels nous trouvons aujourd'hui une explication naturelle. Une observation moins hâtive, des procédés d'investigation plus perfectionnés nous gardent d'erreurs et de préjugés qui font tous les jours place à des vérités scientifiquement établies.

Jadis, quand tombaient du ciel des objets plus ou moins insolites, que des pluies de cendres, d'animaux, de pierres s'abattaient sur une région, on y voulait voir l'indice des plus terribles catastrophes.

Nos savants modernes ont dissipé ces appréhensions et là où nos pères ne voyaient que fâcheux présages ils ne reconnaissent que phénomènes périodiques et dont aisément se découvre le secret.

Récemment encore, les journaux annonçaient qu'une pluie de soufre venait de tomber dans la région du Maine, semblable à celle qu'on avait constatée, il y a quelques années, dans les environs de Rodez. Les physiciens du pays s'étaient alors demandé d'où était venu ce soufre et quel volcan l'avait produit. N'allait-on pas jusqu'à dire qu'il pouvait bien provenir du Vésuve ! Dans le Midi, les distances ne comptent guère.

En réalité, ces pluies jaunâtres ont été surtout observées dans le voisinage des *montagnes* couvertes de sapins, de pins et autres végétaux conifères, et ces circonstances nous donnent la clef du mystère. Qu'à l'époque de la floraison des pins, on secoue la branche de ces arbres, on en verra sortir des nuages de poussière jaune, qui n'est autre chose que le pollen des étamines. Si, à cette époque, un vent impétueux vient fondre sur une forêt de ces arbres résineux, on voit s'élancer à grands flots des torrents de poussière fécondante, dont la terre se trouve bientôt jonchée ou que les vents transportent au loin : telle est la véritable source d'où émanent les pluies de soufre. L'analyse microscopique confirme cette hypothèse maintes fois vérifiée.

—

On a cru également à des pluies de cendres ; est-il besoin de le dire ? pas plus que le soufre, celles-ci ne tombent directement du ciel. Partout où il y a des volcans, les éruptions sont parfois assez fortes pour lancer à des hauteurs considérables des amas énormes de scories et de cendres, que le vent transporte dans des pays fort éloignés du foyer qui les a produite. Les pluies de cendres ne sont que l'expression figurée d'un phénomène dont tout le monde connait l'origine et la cause.

Le fait le plus surprenant de ce genre, et qui, toutes les fois qu'il s'est produit, n'a pas manqué de causer la plus vive terreur, est ce que le vulgaire a désigné sous le nom de pluie de sang.

On devine la frayeur qui dut s'emparer des habitants de la ville de Gierace, en Calabre, lorsque, le 14 mars 1813, tomba du ciel, "coloré comme le fer rouge," au milieu des éclairs, du tonnerre et des mugissements de la mer qui se faisaient entendre à plusieurs milles de distance, une matière terreuse, rouge et pulvérulente, accompagnée de grosses gouttes de pluie rougeâtre. Un chimiste eut bientôt donné le mot de l'énigme. Le substance recueillie contenait, en proportions inégales, de la silice, de l'alumine, de la chaux, une résine et plus de quatorze centièmes de fer et un sentième de chrome ; cette composition la rapprochait, en somme, de celle des aérolithes.

Pour ce qui est de la couleur rouge, qu'on observe sur les neiges perpétuelles des plus hautes montagnes, la cause n'en est pas plus mystérieuse. Les naturalistes ont, depuis longtemps, constaté que cette coloration est due à un amas de petites plantes cryptogames du genre "Uredo" et que, pour cette raison, on appelle "uredo nivalis." Quant aux taches rouges, sanguinolentes, qu'on trouve quelquefois sur les murailles, les pavés, les arbres, Swammerdam et Réaumur les attribuent à des matières excrétées par des papillons qui viennent de subir leurs métamorphoses.

—

Le lac, les étangs, les mares qui semblent, à première vue, ensanglantés, renferment des myriades d'insectes connus sous le nom de puces d'eau : "pulex aquaticus arborescens," ainsi les ont baptisées les botanistes.

Cette prétendue transformation d'eau en sang se remarque en tout pays, notamment en Suède. Linné rapporte que l'un des trois étangs qui se voient dans le jardin d'Upsal paraît toujours se changer en sang au solstice d'été, surtout par un temps calme. On aperçoit d'abord, dit cet auteur, une poudre grisâtre, qui part des quatre coins de l'étang pour se rendre au centre ; on est tout étonné de voir cette masse de poussière animée, pleine de vie, composée de millions d'insectes, et, en même temps, sous l'eau, une substance sanguine qui la rougit et qui la fait paraître couleur de chair. Ces insectes deviennent la proie des canards qui en sont fort avides et qui rendent ainsi à l'eau sa pureté première.

Il y a quelque vingt ans, nous assure le docteur Bougon, tout le monde pouvait aller constater, à l'étang de la Vallière, à Mortefontaine, le phénomène des étangs ensanglantés. L'eau de l'étang était, par elle-même, absolument limpide ; le fond de vase seul était comme tapissé d'une bourbe lie de vin. Le professeur Baillon, qui fut appelé à l'examiner, reconnut que ce dépôt était formé d'une infinité de petits monades, qu'il supposait être des insectes d'une teinte rouge.

—

Pas plus que des lacs de sang, il n'est difficile de rendre raison des pluies de sauterelles, de poissons, voire de grenouilles.

Ce n'est pas seulement en Perse, en Syrie ou sur le littoral du nord de l'Afrique que les insectes, et plus spécialement les sauterelles, s'élèvent, en masses immenses, dans les airs et, entraînés par un ouragan, sont précipités, comme des torrents, sur le sol. On a fait les mêmes constatations sous nos climats.

En juillet 1898, dans les derniers jours du mois, au milieu de la nuit, éclatait, à Galatz, ville située sur le Danube, un orage épouvantable. Une quantité considérable d'insectes tombait sur la ville : les bestioles étaient en tel nombre que les gens qui dormaient dehors, selon l'antique coutume, durent rentrer précipitamment dans leurs maisons. Cette pluie étrange dura pas moins d'une heure.

Il y a peu d'années, une nuée de petits coléoptères, rouges, noirs et verts, s'abattait sur la ville d'Angers. Ces insectes couraient dans les rues et sur les trottoirs. Les passants les écrasaient, à chaque pas, par centaines. Presque au même moment, à Genève, une pluie de fourmis venait surprendre les habitants de cette ville. A une autre époque, Florence avait été en proie à une véritable invasion de papillons blancs, qui se rassemblaient autour des lampes et tombaient par milliers sur le pavé.

Plus rares sont les pluies de poissons : nous en avons relevé deux cas. Le premier s'est produit à une trentaine de kilomètres de Salonique, aux environs du village de Zareva ; le second, dans la petite commune d'Ortona-sur-Mer, près de Rome.

Les paysans qui en furent les témoins crurent à un maléfice du diable. Ils ne se décidèrent qu'après beaucoup d'hésitations à faire la cueillette, qui fut véritablement miraculeuse.

Ce phénomène, quelque singulier qu'il paraisse, est aisément explicable : une trombe avait soulevé les poissons en même temps que l'eau d'un lac voisin.

S'il "pleut" des poissons, sous la réserve de l'explication que nous venons d'en donner, pourquoi ne pleuvrait-il pas des grenouilles, par le même mécaniame ?

M. Cunisset-Carnot a eu deux fois sous les yeux le spectacle d'une prétendue "pluie de crapauds" et, chaque fois, il a pu constater que les batraciens sortaient des fentes du sol après une pluie abondante, succédant à une de ces longues sécheresses qui forcent ces animaux à se réfugier dans les retraites les plus sombres et les plus fraîches.

—

Quelle que soit la valeur de ce témoignage, nous ne saurions oublier que des savants anglais, tels que Wallace et Darwin, pour ne citer que les principaux, affirment avoir vu réellement pleuvoir des grenouilles ; ceux qui s'expliquerait, au surplus, de la façon que nous venons de dire, par l'action des trombes, qui enlèvent, en même temps que de grandes colonnes d'eau, des corps de toute sorte, empruntés aux étangs et aux marécages, qu'elles mettent à sec. M. Dagnin, qui professait naguère la physique à la Faculté de Toulouse, a fait observer, à ce propos, que les trombes doivent enlever des crapauds et des grenouilles de préférence à une multitude d'autres objets, en raison même de la conductibilité électrique de ces animaux ; ce qui n'empêche, bien entendu, que l'apparition subite d'un grand nombre de ces batraciens ne puisse être, en certaines circonstances, due à l'action de la pluie qui les ferait sortir des fissures du sol.

Quoi qu'il en soit, et en nous tenant sur le terrain des faits incontestés, de tous les prétendus prodiges météoriques dont s'alarmaient si fort nos aïeux, la science actuelle donne une explication rationnelle ; sur ce point du moins, on serait mal venu à proclamer qu'elle a fait faillite.

Dr CABANES.

La forêt parisienne

Paris possède sur ses boulevards et avenues, 103,000 arbres, platanes, acacias, marronniers, etc. Chaque pied avec ses grilles, tuteurs, terre végétale, etc., coûte 75 francs et exige 3 francs de frais annuels. Chaque année, il faut remplacer 3.000 sujets.

LES Quatre Fleurs.

L'abbé Bruneau était un honnête curé de campagne, d'intelligence moyenne, mais de foi robuste et de charité suffisante. Quarante-cinq années durant, il avait exercé son paisible ministère à Cernay-sur-Vidre. Parvenu à cet âge où la vieillesse et les infirmités ramènent l'homme au souci plus spécial de lui même, il avait demandé sa retraite et s'était fixé dans le pays, pour terminer ses jours au milieu de ses bien-aimées ouailles.

Un généreux paroissien lui céda une maisonnette délabrée que personne ne voulait louer, deux ou trois dévotes tordues et ratatinées s'occupèrent, tant bien que mal, de son ménage ; mais les pécheresses assaillirent le nouveau desservant et les autres se méfièrent du vieil homme ; il en savait trop long sur toutes les familles.

Notre abbé vivait donc assez misérable, et pour oublier l'ingratitude, s'adonnait avec amour à la culture de son jardinet. Certain jour que coiffé d'un antique chapeau de paille il émondait ses rosiers, un passant de belle prestance, gros, bien mis, qui sûrement arrivait de la ville, s'arrêta devant la porte à claire-voie de l'enclos et lança d'une voix sonore et épanouie :

—Bonjour, mon cher monsieur le curé !

Le vieux prêtre se redressa péniblement, mit sa main tremblotante en abat-jour au-dessus de ses yeux et dévisagea longtemps le nouveau venu qui, sans façon, était entré :

—Vous ne me remettez pas ? fit l'homme en lui tapotant la poitrine avec familiarité. Victorin ? .... le fils à Durocher ?....

—Ah ! c'est toi, répliqua l'abbé de sa voix de fausset malicieuse ; il y a tant d'années que tu as oublié le bon Dieu, que je pouvais bien t'avoir oublié.

—Ah ! que de fois, mon bon monsieur le curé, je me suis reproché de vous avoir taquiné, vous si indulgent, si charitable ! Je m'en veux, lorsque je songe à votre dévouement au chevet de mes malheureux parents.... Tenez, pendant la longue maladie de ma tante Virginie, vous avez été tout simplement admirable ! Il n'y a pas d'autre mot : admirable !

L'abbé, certainement touché d'entendre enfin rendre justice à ses mérites, protesta cependant qu'il n'avait fait là qu'accomplir son devoir. Victorin répliqua avec emphase :

—Allons donc ! vous avez fait cent mille fois plus que votre devoir, vous avez été la providence des malades. Et je le dis très haut, c'est une honte pour Cernay de laisser dans le dénuement un homme aussi bienfaisant que vous, un saint ! Oui, monsieur le curé, vous êtes un saint !

—Non, non, répliqua le prêtre, semblant s'en défendre des deux mains. Non, mon enfant ! Pour être saint, il faut avoir pratiqué la vertu à un degré héroïque et avoir fait, au moins deux miracles.

—Qui vous dit, monsieur le curé, que vous n'en avez pas fait ? s'écria triomphalement Victorin.

Malgré les rides profondes qui en avaient fixé à jamais l'expression béate, l'étonnement se peignit sur le visage du vénérable aubé et des lueurs inquiètes passèrent en ses yeux éteints devenus soudain interrogateurs.

—Vous rappelez-vous cette tisane que vous faisiez boire à la tante Virginie et qui l'a prolongée si longtemps ?

—Oui, une infusion des quatres fleurs.

—Des quatre fleurs, et aussi d'autre chose !

—Ma foi, c'est bien possible.. Je ne me souviens plus.

—Moi, j'avais gardé la formule, je l'ai montrée à un de mes amis. Il en a préparé, et chaque jour il obtient, à l'aide de votre tisane, des guérisons miraculeuses.... Que dites-vous de ça, monsieur le curé ?

—"Mater Maria !" murmura Bruneau, joignant les mains et résumant en cette invocation pieuse toute sa stupéfaction et son émerveillement.

—A present, continua le joyeux Victorin, faut que je vous le dise, puisque je suis venu aussi un peu pour ça. Mon ami a un scrupule. Oui.... vous avez eu l'idée première.... Il tient à vous en réserver l'honneur. Aussi ne consentira-t-il plus à se servir de la tisane si vous ne lui en donnez pas, comme qui dirait, l'autorisation.

Les voies du Seigneur étant souvent très détournées et ses desseins généralement impénétrables, Bruneau, à demi convaincu, et touché par cette preuve manifeste de la bonté divine, tira de sa soutane jaunie et rapiécée un mouchoir à carreaux dont il épongea le rebord larmoyant de ses paupières.

Le négociateur mit à profit cette minute d'attendrissement. Il lut, approximativement, une série de déclarations que, pour ne pas fatiguer la vue de son cher curé, il avait rédigées à l'avance ; puis lui demanda — pour tranquilliser la conscience de son ami — de bien vouloir mettre sa signature au bas.

L'excellent homme ne songea même pas à refuser.

Pendant ce temps, Victorin sortait de son portefeuille cinq billets de cent qu'il étalait sur la table.

—Voilà ce que mon ami m'a chargé de vous remettre pour vos pauvres, en vous réservant le premier, comme de bien entendu .... Hein ! mon brave et digne curé, ce ne sera pas mauvais de temps en temps de s'offrir un petit poulet de grain bien tendre arrosé d'une bonne bouteille ?

Cela dit, il ramassa les feuilles signées, lança un : "Au revoir !" retentissant et disparut, laissant l'abbé Bruneau en face des cinq billets.

Le premier mouvement du vieillard rendu à lui même fut de se prosterner et de remercier le ciel. Puis vint l'examen de conscience. Sans approfondir les choses, il se dit qu'il avait péché par orgueil et par cupidité. Pourquoi avait-il écouté ce vaurien de Victorin, véritable serpent tentateur ?.... Son entrée au paradis était maintenant singulièrement compromise, et le vieux prêtre fut assailli d'affreux remords. Il ne retrouva le calme de son âme que lorsqu'il eut, sans en garder un centime, distribué tout l'argent aux pauvres.

Mais déjà le nom de l'ancien curé de Cernay-sur-Vidre se répandait par le monde. Les dernières pages des journaux proclamaient à l'envi les miraculeux effets de la tisane de l'abbé Bruneau. Cette tisane guérissait toutes les maladies connues : celles même que l'on ne soupçonnait pas et qui étaient les plus dangereuses ! Des certificats venus de tous les coins de l'univers affirmaient son efficacité. D'ailleurs la signature sénile de Bruneau reproduite sur les prospectus et les boîtes, ajoutait à la vertu curative des plantes l'estampille sacrée.

La vente ainsi lancée obtint un certain succès. Hélas ! depuis longtemps l'abbé Bruneau avait été ramassé un matin par les vieilles dévotes, mort d'inanition. Mais Victorin vient de former un comité, et sous peu, au milieu de la place de Cernay-sur-Vidre, s'élèvera la statue de ce bienfaiteur de l'humanité.

Théâtre de l'Opéra.

Dans les dernières lignes que nous consacrions à notre théâtre de la rue Bourbon, nous disions que sous peu des nouvelles de France nous arriveraient nous mettant au courant des faits et gestes de M. Layolle.

En effet, nous avons appris hier, par M. Emile Durieu, le représentant de M. Layolle à la Nouvelle-Orléans, que plusieurs des premiers sujets de la troupe sont déjà engagés.

M. Huberty, la Basse noble de l'an dernier, nous revient. C'est un artiste excellent que notre parterre applaudira encore avec plaisir.

Les autres artistes sont : M. Fontaine, premier ténor, du Grand Théâtre de Lyon ; M. Moore, baryton de grand opéra, du théâtre royal de La Monnaie ; M. Morati, premier ténor d'opéra comique, du théâtre de La Monnaie aussi ; M. Montana, du Grand Théâtre de Rome ; M. Combe, second baryton, premier prix du Conservatoire de Paris ; M. Caillot, basse chantante du Grand Théâtre de Marseille ; M. Jarinos, premier grand comique des Folies Dramatiques Mlle Donadson, chanteuse légère du Grand Théâtre de Rome : Mlle Scalar, falcon, du Grand Opéra de Paris ; Mlle Cortez, première chanteuse d'opérette du théâtre de La Monnaie.

M. Durieu poursuit avec une inlassable activité la tâche qu'il a acceptée de recueillir les abonnements pour la saison prochaine, et ce qu'il est heureux de constater c'est que la chance lui sourit. Il garde l'espoir que l'abonnement de cette année atteindra un chiffre plus élevé que celui de l'année dernière.

La protection des sites

La Suisse a suivi l'exemple des Etats-Unis, pour la création d'un Parc national où seront conservées les beautés de la nature. Le parc de Yellowstone, délimité à l'est des Montages Rocheuses sur une superficie d'environ trois mille cinq cents milles carrés, renferme une multitude de merveilles — geysers, lacs, sources d'eaux bouillantes, étangs de métaux en fusion, montagnes mugissantes, cascades, roches aux colorations éclatantes, arbres gigantesques, animaux rares, que la cupidité humaine eût saccagées ou détruites. La loi les sauvegarde. Cet immense territoire, où il est interdit de bâtir, de chasser, d'exploiter quoi que ce soit, est réservé à la contemplation, à la promenade, à l'étude inoffensive des zoologistes, botanistes et géologues. D'autres parcs ont été réservés à l'imitation du Yellowstone, notamment par l'Etat de Californie, au Yosemite Valley. Le peuplement rapide de l'Amérique du Nord imposait cette sage prévoyance. Or, depuis le 1er janvier 1910, la Suisse a réservé comme parc national le val Cluora, dans l'Engadine : la nature, encore intacte, y restera intacte sans qu'aucun homme puisse y changer quelque chose. Et l'Italie, peut-être, va décider que le val Cluora se prolongera sur son propre territoire en parc national italien, car il confine à la frontière. Les deux parcs italien et suisse feraient ainsi, au cœur de l'Europe, un petit paradis terrestre, où l'homme pourrait tout admirer, mais ne rien gâter.

—Non, c'est en ma faveur à moi que le comte a testé. Légalement, je suis sa légataire universelle.

—Ah !.... Et vous voulez quand même !....

De l'admiration sonnait dans son organe incertain pour l'offre généreuse qu'elle croyait pressentir. Eve protesta d'un geste impérieux :

—Non, oh ! non, je ne veux pas de partage !

Elle se tut, accablée, ne trouvant pas de mots pour formuler la suite du déchirant aveu.

—Alors, mademoiselle, je ne comprends plus....

Germaine la regardait avec étonnement avec un peu de crainte et d'inquiétude aussi. Que venait-elle donc faire en son pauvre logis, la riche héritière du comte Lothaire ? Que signifiaient les paroles prononcées tout à l'heure ? Et la compagne meurtrie du malheureux Robert de La Luzernière se verrait elle infliger l'humiliation suprême : la proposition d'un dégradant marché ?

Elle se raidit, tendue tout entière pour la lutte, la défense du seul bien qui lui restât : le nom de son enfant. Cela rien au monde ne le lui arracherait. Hostile, elle dit :

—N'attendez de moi aucune renonciation....

Eve se redressa, le visage contracté d'amère tristesse :

—Vous allez comprendre. J'ai eu, ces jours-ci une incomparable occasion de vendre mon honneur à l'argent ; j'étais assurée de l'impunité, et pourtant, je ne puis pas même invoquer le mérite d'avoir résisté à la tentation. Je ne cherche donc pas à acheter l'honneur des autres. Loin de vous demander aucune renonciation pour un prix quelconque, je vous apporte au contraire la totalité de la fortune à laquelle vous avez droit. Tenez, lisez....

Elle sortait de sous son vêtement le petit cahier brun d'Adrienne et le lui présentait. Elle s'en était munie à tout hasard, dans l'idée confuse de s'épargner par là l'explication cruelle. Et vraiment, elle n'en avait pas la force. Les inexprimables nuances de cet entretien l'assuraient qu'elle pouvait, sans trahir la morte communiquer son émouvante confession posthume à cette jeune femme qui se tenait là, frémissante, mais si droite et si digne. Elle comprendrait : elle avait une âme capable de recevoir une telle communication et de l'y garder.

Germaine prit le cahier brun avec des doigts hésitants. Toutes d'eux s'assirent en faire l'une de l'autre. Et tandis que la veuve de Robert lisait, sans un geste, dans un trouble grandissant qu'attestaient les larmes perlant de minute en minute ses longues paupières, Eve, le regard fixe et les mains abandonnées, interrogeait dans le vide le mystère du lendemain.

Les dernières lignes achevées, la jeune femme se leva, et le teint rose, les yeux, irradiés de tendre lumière, vint à Eve d'un élan.

—C'est beau, ce que vous faites là ! Vous serez mon amie, ma sœur : nous partagerons tout et ne nous quitterons pas !

L'exaltation de sa joie la transfigurait : elle ne doutait pas d'avoir résolu la question par cette trouvaille de son cœur.

Mais Eve secoua la tête.

—Non, dit-elle d'un ton presque farouche, je ne veux pas un centime de ce qui ne m'appartient pas. C'est déjà trop que j'en aie joui si longtemps et dépensé sans compter. Venez à l'hôtel demain, voulez-vous ? Nous combinerons les choses pour le monde et pour nous. Parce qu'aujourd'hui je ne peux plus !

Elle était pâle à défaillir ; Germaine s'empressa d'acquiescer.

Elle eut voulu l'embrasser, lui témoigner par une manifestation quelconque l'ineffable gratitude qui la transportait. La svelte statue de douleur, si blanche dans ses crêpes, était trop imposante : elle n'osa pas, et d'une adorable idée de mère, lui mit son enfant dans les bras.

Très emue, Eve posa ses lèvres parmi les boucles d'or, sur le front du petit être à qui elle venait d'apporter une éblouissante fortune et qui ne s'en souciait pas.

Puis ayant tendu la main à Germaine, qui, les yeux humides, lui souriait indiciblement, elle s'en alla, grave et lente, vers l'inconnu de son sort.

Derrière elle, aussitôt la porte retombée, la mère se saisit de l'enfant qui gazouillait et, à son tour, elle le baisa follement, l'être menu qui, par la grâce d'une créature loyale, allait s'élancer des bas-fonds de misère, pour perpétuer à travers les hommes la tradition magnifique de la Race et la puissance réparatrice de la Vie.... .

VIII

AU SOMMET DE L'ÉCHELLE

Germaine se hâtait de mettre en ordre le pauvre logis qu'elle s'apprêter à quitter.

Une fois tout rangé, elle s'arrêta et regarda autour d'elle avec attendrissement. Littéralement écrasée par la révélation éblouissante, elle avait dormi tard pour la première fois de sa vie peut-être, et aussitôt éveillée, reprise au souvenir bienheureux avait lutté contre l'espèce d'incrédulité délicieuse particulière à ceux qui ne peuvent s'habituer à un changement radical de leur sort.

C'était trop beau, aussi ; elle ne parvenait pas à y croire !

Songez donc ! Sortir de cette misérable chambre pour aller prendre possession d'un des plus aristocratiques, des plus fastueux hôtels du faubourg Saint-Germain !.... Cesser d'être ce qu'avec tant de dignité courageuse, elle avait été jusqu'ici, une humble et charmante ouvrière parisienne, pour incarner dans le luxe et le prestige de la plus haute position sociale, cette entité qu'elle ne se figurait pas très bien et n'évoquait qu'en une sorte d'enfantin respect : la comtesse Germaine !

La comtesse Germaine !.... C'était elle !.... Qui aurait pu prévoir cela, hier encore ?....

Et cette créature qui n'avait pas eu de jeunesse, avait dépensé ses plus belles années dans l'accomplissement des plus austères, des plus pénibles devoirs, se répétait avec ravissement, avec un peu de timidité aussi, comme si elle eût craint de ne pas savoir le porter, l'élégant vocable qui représentait pour elle toutes les noblesses de la vie.

Selon sa coutume, elle péchait par excès de modestie. La fille de ce simple héros qu'avait été le lieutenant Hamel appartenait à cette élite féminine qui se trouve partout à sa place ; admirable dans l'adversité, dans la misère même, longanime au milieu des conjonctures les plus critiques, elle devait se révéler tout de suite, avec sa simplicité coutumière, l'égale des plus grandes dames. Hier, elle n'avait point paru inférieure à cette Eve que son éducation aristocratique avait coulée dans le moule de la plus exigeante distinction, et aujourd'hui, tandis qu'elle vaquait pour la dernière fois aux soins du pauvre ménage qui avait été une des préoccupations capitales de son existence de travailleuse, ce n'était pas seulement avec une sensation de délivrance, la joie un peu triviale qui exalte communément les favorisés d'une fortune inespérée.

Germaine possédait une nature trop véritablement élevée pour céder à des sensations vulgaires, si naturelles que pussent être celles ci. Non, dans le regard qu'elle promenait autour d'elle, il y a avait mieux que la facilité et l'éblouissement très légitime du prodige qui venait de donner à sa vie un essort tellement inattendu : il y avait encore et surtout cette fine mélancolie que les âmes d'essence délicate éprouvent à se séparer du passé, même pour aller à un prestigieux avenir.

Si dénué qu'il fût, ce logis, et bien qu'elle y eût subi d'innombrables heures cruelles, il gardait pour elle quelque chose qu'elle ne retrouverait pas ailleurs. Entre ses quatre murs palpitaient bien des souvenirs, et les meubles misérables lui parlaient un langage dont son cœur ne cessait pas de s'enchanter....

Là, c'était le lit dont elle avait hérité de sa mère et que les plus affreuses détresses n'avaient pu la contraindre à vendre : ici, c'était la chaise basse sur laquelle elle s'asseyait pour allaiter son enfant et panser ses déceptions d'épouse par ces rêves adorables, propres aux jeunes mères.... Un peu plus loin, c'était la place familière de Robert, et elle l'y voyait toujours....

Tout, en ce lieu, tenait à ses fibres les plus intimes. Elle y avait trop aimé, trop souffert, trop pardonné, pour pouvoir lui dire adieu sans retour. Et séance tenante, comprenant que sous ce toit de misère restait le meilleur d'elle même, elle décida qu'elle conserverait intact le gîte des mauvais jours, afin d'y mener son fils apprendre la grande leçon de la pauvreté et d'y revenir souvent, elle aussi, pour se prémunir contre les entraînements et l'endurcissement facile de la richesse.

La suite à dimanche prochain.

Le ventre de New-York

Veut-on savoir ce que dévore la ville de New-York ? En un an, pendant 1909, on y a mangé 624 millions de livres de bœuf ; 310 millions de livres de porc ; 210 millions 600.000 livres de mouton ; 37.440.000 livres de veau ; 49.590.000 livres de volaille ; 181.954,920 douzaines d'œufs ; 134.723.618 livres de beurre ; 83.708.517 livres de fromage ; 4.112.841 sacs de farine : 6 millions de sacs de blé ; 3 millions et demi de sacs de pommes de terre et 1 milliard de litres de lait.